

## **Métaphysique et Science aujourd'hui**

## **Metaphysics and Science nowadays**

**AKA Pancrace**

Enseignant-Chercheur

Maître Assistant en Épistémologie

Département de Philosophie

UFR Sciences de l'Homme et de la Société (SHS)

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY

Côte d'Ivoire

**KOUADIO Franck**

Enseignant-Chercheur

Assistant en Métaphysique et Esthétique

Département de Philosophie

UFR Sciences de l'Homme et de la Société (SHS)

Université Félix HOUPHOUËT-BOIGNY

Côte d'Ivoire

**Date de soumission** : 31/07/2025

**Date d'acceptation** : 29/08/2025

**Pour citer cet article** :

AKA P & KOUADIO F. (2025) «Métaphysique et science aujourd'hui», Revue Internationale du chercheur

«Volume 6 : Numéro 3» pp : 470 - 491

## Résumé

La vie est sous-tendue par le tissage silencieux du Métaphysique. En son expression pleine et entière, celle-ci est rythmée et harmonieusement cousue du fil insécable de celui-là. Est métaphysique ce qui est au-delà du physique, mais aussi ce qui, pour être supra physique, constitue le physique en ce qu'il a d'essentiel. Il y a donc, en l'homme, tout comme dans la vie et dans la science, une racine métaphysique qui leur confère essence, sens, existence et consistance. La connaissance contient, en filigrane, le secret dessein de la quête effrénée de la racine métaphysique de la vie et de l'homme. Objet métaphysique par nature, l'homme devient le sujet par excellence de la science de l'être en général qu'est la Métaphysique. Cette dernière implique des sciences particulières qui s'occupent d'étants particuliers. Ce projet d'article théorise, dans une approche analytique et historico-critique, le lien indéniable et inéluctable entre la Métaphysique et la Science. Mieux, il questionne la scientificité, le sens et l'intérêt de la Métaphysique, en cette ère connue de révolution numérique et technologique.

**Mots clés :** Connaissance ; Être ; Homme ; Métaphysique ; Science.

## Abstract

Life is underpinned by the silent weaving of Metaphysics. In its full and complete expression, the latter is rhythmic and harmoniously sewn with the unbreakable thread of the former. Metaphysics is that which is beyond the physical, but also that which, to be supraphysical, constitutes the physical in its essential form. There is therefore, in man, just as in life and in science, a metaphysical root which gives them essence, meaning, existence and consistency. Knowledge contains, implicitly, the secret design of the frantic quest for the metaphysical root of life and man. A metaphysical object by nature, man becomes the subject par excellence of the science of being in general which is Metaphysics. The latter implies particular sciences which deal with particular beings. This draft article theorizes, in an analytical and historical-critical approach, the undeniable and inescapable link between Metaphysics and Science. Better still, it questions the scientific nature, meaning, and relevance of metaphysics in this era of digital and technological revolution.

**Keywords :** Knowledge ; Being ; Man; Metaphysics ; Science.

## Introduction

L'être humain « fait de la métaphysique comme il respire, sans le vouloir et surtout sans s'en douter la plupart du temps. » (Meyerson, 1927). La Métaphysique a longtemps été considérée comme une science première, et comme telle, adulée en tant que reine des sciences, depuis Aristote. Absent du vocabulaire aristotélicien, le concept de Métaphysique n'en reste pas moins théorisé, voire défini au livre A de *La Métaphysique* d'Aristote. Il semble y être identifié à la Sagesse, saisie comme connaissance désintéressée. Le sens donné à la Sagesse, à savoir la Science des premiers principes et des premières causes colle à celui moderne de la Métaphysique. Les sages sont identifiés comme tels « parce qu'ils possèdent la théorie et connaissent les causes » premières. (Aristote, 1981). La connaissance des causes ou philosophie première conduit la métaphysique à se penser comme la science des premiers principes, en tant qu'ils servent à fonder toute existence et toute tentative d'intelligibilité.

Mais ce statut scientifique sera contesté par des écoles philosophiques comme l'empirisme, le matérialisme, la philosophie critique et le positivisme. Dans une large mesure, la philosophie critique de Kant, tout en pointant du doigt son infructuosité gnoséologique, lui a suggéré un changement paradigmatique ainsi qu'une révision méthodologique. Si elle méritait parfaitement l'appellation de reine des sciences grâce à son objet, « maintenant, dans notre siècle, c'est une mode bien portée que de lui témoigner tout son mépris », (Kant, 2012), à cause du dogmatisme et de l'anarchie, mais aussi du scepticisme qui s'y combattent. Quant au positivisme comtien, il admet que dans l'état positif, l'esprit humain renonce à mener des investigations théologiques et métaphysiques, puisqu'elles sont frappées d'avance de stérilité. Il se contente plutôt de coordonner les phénomènes naturels observés pour en découvrir les lois invariables. (Comte, 1994). H. Schmidinger (1994) fait cette constatation fondamentale que « la métaphysique appartient au domaine préscientifique. Elle n'est pas irrationnelle, mais elle n'est plus une science. »

Le problème qui se pose est alors de savoir : quel visage la Métaphysique peut-elle encore présenter dans un contexte scientifique façonné par le pragmatisme et la transformation matérielle du monde ? Ce problème fondamental suscite trois questions subsidiaires : en quoi cette science de l'être en général est-elle si distincte des autres sciences ? En quoi la Science tire-t-elle sa vitalité des présupposés métaphysiques ? Que vaut le rapport entre la Métaphysique et la Science aujourd'hui ?

La présente étude, qui s'inscrit dans le champ de la Métaphysique et celui de l'épistémologie générale, suivra une méthode qui se veut à la fois analytique, historique et critique. La méthode

analytique permettra de scruter les sens des vocables de Métaphysique et de Science. Quant à la méthode historico-critique, elle permettra de faire une évaluation critique de leur relation au cours de l'histoire de la pensée philosophique et scientifique. Elle insistera sur le sens et l'intérêt de cette relation aujourd'hui. Cette étude part de l'hypothèse que même si la Métaphysique et la Science appartiennent à deux domaines de rationalité distincts, le progrès de chacun d'eux serait consubstantiel à leur influence mutuelle. Elle a pour objectif de montrer que le questionnement métaphysique est inhérent aussi bien à l'homme ordinaire qu'à l'homme de science. De même, la science continue de tirer sa vitalité des présupposés métaphysiques, et la convergence des NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives) au XXI<sup>e</sup> siècle, en créant « de nouveaux modes de production » (Roussi, 2022), pose de manière renouvelée des questions métaphysiques, notamment celles relatives à l'être de l'homme, à la mort, à la transcendance, aux rapports entre le corps et l'âme, la matière animée et la matière inanimée, l'homme et la machine.

Pour atteindre cet objectif, cette étude examinera la scientificité de la métaphysique, situera l'intérêt de cette dernière à l'ère de la convergence des NBIC et de l'empirie triomphante, et théoriserà la relation indéniable et inéluctable qu'elle entretient avec cette science du XXI<sup>e</sup> siècle.

## **1. La scientificité de la Métaphysique : entre affirmation et contestation**

### **1.1. La Métaphysique comme science des premiers principes**

La Métaphysique pourrait se définir comme la réflexion sur l'au-delà du physique, ou, d'après la classification des ouvrages d'Aristote faite par Andronicos de Rhodes, *ta meta ta phusika*, c'est-à-dire, ce qui vient après *La Physique*. Selon Foulquié (1986), « ce mot a remplacé le terme aristotélicien de philosophie première », entendue comme « la science de l'être en tant qu'être, c'est-à-dire des principes essentiels de l'être et du connaître. » (Foulquié, 1986). Mais l'expression grecque *ta meta ta phusika*, forgée pour les besoins de l'édition, semble ne pas porter la totalité du concept en ce qu'il a de consistant et d'essentiel.

Ceci est une simple désignation extérieure, extrinsèque qui concerne simplement l'ordre de l'édition ou l'ordre, peut-être souhaitable, de la lecture, ce n'est pas une définition intrinsèque de ce titre. (Ezoua, 2010).

*Ta meta ta phusika* rendrait juste compte du titre des écrits d'Aristote que l'éditeur n'a pu inclure dans *La Physique*. Mais si les écrits de *La Physique* sont considérés comme relevant du

monde naturel, les autres écrits, identifiés comme étant au-delà de *La Physique* peuvent également être qualifiés de supra naturels, voire de méta physiques. *Ta meta ta phusika* a donc pour équivalent *ta meta phusika*, qui signifie au-delà du monde naturel.

« La Physique » désigne tout à la fois, le contenu traité par l'ouvrage éponyme d'Aristote et le titre même de cet ouvrage. Dans son acception moderne, elle se réfère à la discipline dite « Sciences physiques ». À *contrario*, « le Physique » dit tout ce qui est saisissable au moyen des sens dans l'univers naturel. Penser la Métaphysique comme l'au-delà du Physique, c'est la concevoir comme une discipline à part entière dont l'objet est insaisissable par les sens. Il s'agit, ici, de sa définition intrinsèque. Mais Ezoua (2010) critique cette conception de la Métaphysique comme

la discipline qui considère des objets qui sont au-delà de la Physique, c'est-à-dire qui sont au-delà de l'expérience, des objets surnaturels, si l'on traduit l'étymologie de ce terme de Métaphysique, au sens de hyper physique.

Pour lui, du Moyen-Âge aux Temps modernes, cette compréhension de la Métaphysique comme science du trans-physique l'a plutôt desservie, malgré le rang insigne que lui confère Descartes (1953), dans cette réflexion devenue célèbre : « Toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la Métaphysique, le tronc est la Physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences (...) ».

Fondamentalement portée par la pentalogie cosmologie, théologie, ontologie, psychologie rationnelle et philosophie première, la Métaphysique, depuis ses premiers commencements dans l'Antiquité jusqu'aux Temps modernes et à l'époque contemporaine, semble, cependant, n'avoir connu que des balbutiements improductifs. Son ancrage suprasensible complexifie, par ailleurs, sa situation.

La métaphysique, connaissance spéculative de la raison tout à fait isolée et qui s'élève complètement au-dessus des enseignements de l'expérience par de simples concepts (...), et où, par conséquent, la raison doit être son propre élève, n'a pas encore eu jusqu'ici l'heureuse destinée de pouvoir s'engager sur la voie sûre d'une science ; elle est, cependant plus ancienne que toutes les autres et elle subsisterait quand bien même toutes les autres ensemble seraient englouties dans le gouffre d'une barbarie entièrement dévastatrice ». (Kant, 2012).

Même si elle demeure, la diversité et l'idéalité de ses objets d'étude semblent la condamner à l'abstraction. Toute tentative d'articulation logique et méthodologique est handicapée voire freinée par sa nature même, son ambition totalisante et l'obscurité de ses concepts. Comment remédier à ces difficultés ? A. T. C. Ezoua propose de passer à un autre sens de la métaphysique afin de lui permettre de redorer son blason. Ce sens n'est pas nouveau, mais plutôt novateur, pour ce qu'il s'inspire du passé pour repenser le présent et l'avenir de la métaphysique.

La Métaphysique est un discours qui vient après la physique en ce sens que c'est un discours sur le discours physique, c'est-à-dire, un discours sur le discours scientifique et peut-être même un discours sur le discours en général. (Ezoua, 2010).

Le renouveau de la Métaphysique la fait passer de l'ontologie et de l'ontothéologie au langage. La Métaphysique est appelée à devenir une métascience, une méta-discipline voire un métalangage. Elle deviendrait un métadiscours sur l'ensemble des structures scientifiques, linguistiques, naturelles. « La Métaphysique comme métalangage, c'est là à la fois l'origine aristotélicienne et c'est en même temps la possibilité de la Métaphysique qui paraît ouvrir encore aujourd'hui plus de perspectives ». (Ezoua, 2010). Tout est objet de métaphysique sans que cette dernière ait un objet en particulier. « La Métaphysique n'a pas d'objet propre parce que, il n'est pas un objet, en un certain sens, qui ne puisse être envisagé d'un point de vue métaphysique ». (Ezoua, 2010).

Elle est la discipline qui embrasse la totalité du réel visible et invisible afin d'en déceler et révéler la profondeur holistique. Cette envergure totalisante et universelle sans assise réelle l'expose à maintes critiques.

## **1.2. Critiques de la Métaphysique**

E. Kant fait comparaître la Science devant le tribunal de la raison, la Morale devant la raison ; il convoque la raison à ester devant son propre tribunal. La critique kantienne est fondée pour ce qu'elle transforme la raison humaine en un juge impartial qui s'auto-juge, juge le monde, la Science et la Métaphysique. Ses trois grandes œuvres critiques constituent, respectivement, une critique de la Science, une critique de la Morale et de l'Éthique, et une critique de la Faculté de juger. Il articulera une critique de la Métaphysique à chacun de ces moments. Pour lui, ses prédécesseurs se laissaient émerveiller par les progrès de la Science sans s'interroger sur ses conditions de possibilité. Quelles sont les conditions de possibilité du savoir ? s'interroge-t-il.

E. Kant est convaincu de l'existence de la Science. Il sait que les données de l'expérience nous affectent, d'abord, nous touchent, ensuite, et sont, enfin, construits par l'entendement. « L'expérience est, sans aucun doute, le premier produit que notre entendement obtient en élaborant la matière brute des sensations ». (Kant, 2012). Il est convaincu de l'apport inestimable de l'expérience à la connaissance, mais ne s'y limite pas. Et c'est précisément le point de désaccord entre lui et D. Hume, même si, témoigne-t-il,

ce fut l'avertissement de David Hume qui, voilà plusieurs années, interrompit mon sommeil dogmatique et donna à mes recherches dans le champ de la philosophie une tout autre direction. (Kant, 1985).

D. Hume privilégie l'expérience comme source unique des idées et de la connaissance :

Nos idées, à leur apparition, ne produisent pas les impressions correspondantes (...) et la priorité des impressions est une preuve tout aussi grande que nos impressions sont les causes de nos idées et non nos idées les causes de nos impressions. (Hume, 1946).

D. Hume estime que les impressions génèrent les idées sous forme causale. Seulement, pour E. Kant, l'expérience n'est que l'une des sources de cette connaissance, et elle ne saurait produire de concepts ou d'idées.

Si toute notre connaissance débute avec l'expérience, cela ne prouve pas qu'elle dérive toute de l'expérience, car il se pourrait bien que même notre connaissance par expérience fût un composé de ce que nous recevons des impressions sensibles et de ce que notre propre pouvoir de connaître produit de lui-même. (Kant, 2012).

La connaissance est le fruit d'une synthèse qui s'opère par intuitions et concepts catégorisés et schématisés. Kant identifie trois principales sources de la connaissance humaine. D'abord, l'intuition, qui est le mode de saisie des phénomènes. Il s'agit du stade de la perception, qui fait de la sensibilité une passivité. Ensuite, se trouve le concept, grâce auquel le sujet conçoit des choses dans l'entendement, puis produit des catégories. Enfin, il y a l'Idée, qui unifie les connaissances produites sous une loi. Elle est produite par la raison, définie par Kant comme la faculté des principes. La connaissance obéit à cette stratification, qui situe la sensibilité et les intuitions au premier niveau, l'entendement et les catégories au deuxième, la raison et les Idées au troisième niveau.

Si la science connaît des progrès parce qu'elle sait obéir et se cantonner aux limites du connaissable que sont l'espace et le temps, la métaphysique, elle, piétine et pose problème en baignant dans l'infructuosité gnoséologique. La métaphysique pose problème dans la mesure où elle franchit les cadres spatiotemporels et bascule dans des amphibologies, des paralogismes et dans une dialectique de la raison. Elle dispose de ses Idées comme s'il s'agissait de concepts. Certes, reconnaît Kant (2012),

ce qui nous porte à sortir nécessairement des limites de l'expérience et de tous les phénomènes, c'est l'Inconditionné que la raison exige dans les choses en soi, nécessairement et à bon droit, pour tout ce qui est conditionné, afin d'achever ainsi la série des conditions. Or, en admettant que notre connaissance expérimentale se règle sur les objets en tant que choses en soi, on trouve que l'Inconditionné ne peut pas être pensé sans contradiction.

La chose en soi ou l'Idée n'étant pas schématisable parce qu'éloignée, de deux degrés, de l'intuition, la Métaphysique ne peut que conduire à des apories et des illusions.

La Métaphysique reste, malgré tout, une discipline de l'objectivité, dans la mesure où les problèmes qu'elle soulève sont consubstantiels à l'essence de l'homme. Mais elle ne saurait se défaire de l'illusionnisme, car l'homme demeure un être de raison, et tous les êtres raisonnables

sont en même temps des êtres d'illusion. Si l'être raisonnable peut éviter et corriger l'erreur, parce que relevant d'un ensemble de connaissances objectives, l'illusion ne saurait être évitée, puisqu'elle provient de l'imagination, enfouie au plus profond de l'homme. L'illusion confond le réel avec l'imaginaire. La Métaphysique reste dans l'illusion tant qu'elle confond les idées avec les concepts. Selon E. Kant, l'homme lui-même, est un être d'illusion. Cette partie illusoire de sa personnalité est liée à sa nature métaphysicienne. À preuve,

la raison humaine a cette destinée singulière, dans un genre de ses connaissances, d'être accablée de questions qu'elle ne saurait éviter car elles lui sont imposées par sa nature même, mais auxquelles elle ne peut répondre, parce qu'elles dépassent totalement le pouvoir de la raison humaine ». (Kant, 2012).

Son ambition systématique la pousse à rechercher, dans la conscience de l'inachèvement, les conditions ultimes qui fondent l'existence et président au sens. L'homme est un être métaphysique. L'âme, le monde et Dieu sont des objets illusoires car la raison ne peut ni les appréhender catégoriellement ni les connaître objectivement. Ces objets sont au-delà du réel intuitionnable et conceptualisable.

Le monde est une réalité métaphysique dont l'homme ne voit qu'une infime partie ; il n'a donc pas le droit de prétendre à une connaissance totalisante de celui-ci sous le mode de l'abstraction pure. Le sujet connaissant ne saurait faire l'expérience de ces objets, qui sont de nature métaphysique.

Connaître, c'est appréhender, comprendre et saisir quelque chose de façon objective, c'est-à-dire certaine. La certitude débouche sur la vérité. Et il n'y a de vrai que du vérifiable : tout ce qui est vrai est vérifiable. La connaissance Métaphysique peut prétendre à la vérité seulement en se soumettant à l'épreuve du vérifiable.

Ainsi donc, toute connaissance humaine commence par des intuitions, s'élève ensuite à des concepts et finit par des idées (...) Bien que pour ces trois éléments elle ait des sources de connaissance *a priori* qui au premier aspect semblent repousser les limites de l'expérience, une critique complète nous convainc cependant que toute raison, dans l'usage spéculatif, ne peut jamais avec ces éléments, dépasser le champ de l'expérience possible. (Kant, 2012).

L'expérience seule constitue le champ de possibilité de la connaissance, et elle est encadrée par les structures spatiotemporelles. Hors de ce champ d'investigation, la métaphysique produit des illusions transcendantales. La critique kantienne révolutionne radicalement la connaissance, car le sujet est interpellé à ne plus confondre la raison avec l'entendement, la connaissance avec la pensée. La pensée se réfère au Noumène. La raison peut saisir le Noumène, mais seulement par la pensée, et non du point de vue de la connaissance. L'entendement ne saurait saisir ces idées de la raison pure.

Si l'Inconditionné ne doit pas se trouver dans les choses en tant que nous les connaissons (...) mais bien dans les choses en tant que nous ne les connaissons pas, en tant que choses en soi, c'est une preuve que ce que nous avons admis tout d'abord à titre d'essai est fondé. (Kant, 2012).

L'entendement reste interdit devant l'inconnaissable Noumène. Le Noumène fait signe vers l'inintelligible, voire l'indicible wittgensteinien. L. Wittgenstein soutient que la Philosophie est une activité ayant pour but de clarifier logiquement des pensées. Elle ne doit pas prétendre à une connaissance objective du monde, puisqu'elle « n'est pas une science de la nature ». (Wittgenstein, 1993). Clarifier le sens, voilà le rôle dévolu à la Philosophie et à la Métaphysique, que Wittgenstein caractérise comme une non-science. « Elle signifiera l'indicible en figurant le dicible dans sa clarté ». (Wittgenstein, 1993). La Métaphysique doit se taire ou, à tout le moins, se contenter de clarifier la Science.

L'ineffable, chez L. Wittgenstein, c'est le monde de la science, qui reste interdit à la philosophie, et par ricochet à la métaphysique. Chez E. Kant, cet indicible est, au contraire, au-delà du monde, mais son accès reste également interdit à qui voudrait en faire un objet de science. Faire silence face à l'inconnaissable et à l'indicible, telle est l'option du premier Wittgenstein. Cette conception positiviste de la connaissance et de la science s'inscrit dans le prolongement du positivisme comtien, qui fait de la métaphysique une discipline caduque, propre à l'enfance de la raison.

L'esprit humain renonce désormais aux recherches absolues qui ne concernaient que son enfance et circonscrit ses efforts dans le domaine, dès lors rapidement progressif, de la véritable observation, seule base possible des connaissances vraiment accessibles, sagement adaptées à nos besoins réels. (Comte, 1972).

L'esprit positif de la science abandonne la recherche des causes absolues, recherche qui date de son enfance, pour s'en tenir aux faits et à leur liaison.

À la différence du positivisme comtien, les philosophes et savants catholiques, en l'occurrence E. Le Roy, P. Duhem et J. Maritain ne récusent certes pas toute métaphysique, puisqu'une telle posture serait aux antipodes de leurs croyances, « mais ils interdisent complètement à la science de toucher à la métaphysique, ce qui permet à celle-ci une beaucoup plus grande liberté d'allure vis-à-vis de celle-là. » (Metz, 1964). Pour eux, la science sera plus féconde, lorsqu'elle prendra ses distances vis-à-vis de la métaphysique. Parlant de la théorie physique, P. Duhem soutient l'idée qu'aucun système métaphysique ne saurait suffire à son édification. Il critique, en ce sens, I. Newton, R. Descartes, Lucrèce, Démocrite, tout en mettant à nu les failles de leurs théories physiques qui étaient construites sur des systèmes métaphysiques. (Duhem, 1906).

On ne saurait donc, d'un système métaphysique, tirer tous les éléments nécessaires à la construction d'une théorie physique : toujours, celle-ci fait appel à des propositions que ce système n'a point fournies et qui, par conséquent, demeurent des mystères pour les partisans de ce système : toujours, au fond des explications qu'elle prétend donner, gît l'inexpliqué. (Duhem, 1906).

Pour ces savants, ces philosophes et les positivistes les plus authentiques comme A. Comte et E. Mach, la connaissance de l'être en soi des phénomènes demeure inaccessible à la science. Elle ne devrait nullement préoccuper les savants.

Ces savants et ces philosophes, semblables en cela aux positivistes les plus authentiques, se représentent la science comme un champ clos ne permettant aucune vue sur la connaissance réelle des êtres. Tout autour de ce champ ils tracent des murs infranchissables pour l'esprit scientifique en tant que tel. (Metz, 1964).

Mais, avec E. Kant, ce silence peut être rompu pour qui sait distinguer judicieusement entre connaître et penser afin de faire sens, mais aussi employer distinctement la raison comme principe régulateur et la même raison comme principe déterminant.

## **2. La métaphysique aujourd'hui : de la reconnaissance au sens**

### **2.1. La métaphysique : essai de réhabilitation ontique**

La fin de la Métaphysique semble relever de l'utopie. Cette vérité est d'autant plus éclatante à l'ère de la convergence des NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, Informatique et sciences Cognitives) et de la rentabilité économique.

Le développement de nouvelles idées philosophiques semble être apparenté à l'innovation économique. (...) La philosophie fleurit en se reconstruisant constamment. De nos jours, ses capacités d'innovation et de création sont représentées et alimentées par le monde de l'information, du calcul et par les phénomènes de communication, les sciences et technologies correspondantes et les nouveaux environnements associés : la vie sociale, aussi bien que les questions existentielles, culturelles, économiques et éducatives qu'ils induisent. (Floridi, 2015).

Le Métaphysique fleurit en se reconstruisant également à partir des mutations qui s'opèrent incessamment au sein de la Science. De façon générale, la philosophie,

conçue comme construction de concepts, qui forge et affine les nouvelles idées, théories, perspectives et, plus généralement, le cadre intellectuel qui peut être utilisé pour comprendre et traiter les questions en surplomb qui nous défient si urgemment. (Floridi, 2015).

Les défenseurs du mouvement philosophico-scientifique trans/posthumaniste, en l'occurrence More et Kurzweil considèrent la maladie, le vieillissement et la mort comme des conditions ontologiques inacceptables. Pour eux, il est possible pour l'humanité de parvenir au stade de transhumain, et par extension à celui de posthumain grâce à la convergence des NBIC. Ils

aspirent à l'immortalité et à l'amortalité par la création d'une nouvelle humanité, laquelle sera rendue possible par le biais de cette science du XXI<sup>e</sup> siècle. Or, dans l'optique de

réparer l'humain de son incomplétude originelle, le transhumanisme propose pour l'humain, par un étrange jeu d'hybridation comme autant de mises en abîme de sa propre (in)humanité à travers la technique, de devenir son propre fétiche. Ainsi, vouloir remettre l'humain à une créature qu'il a lui-même créée, une créature plus puissante que lui, afin de pouvoir être élevé par sa création, inverse l'origine de la force d'action, non sans contradiction, puisqu'il arrive à en dissimuler totalement sa fabrication. Le créateur devient créature et se laisse posséder par son propre fétiche. L'humanité se vide alors de sa substance au profit d'une logique technicienne qui transforme l'humain en machine. (Calheiros, 2019).

De façon métaphorique, la Métaphysique « s'occupe des racines de la plante afin que sa partie aérienne puisse grandir plus sainement. » (Floridi, 2015). Elle parle à l'homme robotisé, digitalisé à point, formé et dogmatisé aux mamelles nourricières du libéralisme économique avec, au moins autant, sinon plus d'éloquence qu'elle n'était audible à l'époque d'un Socrate, Descartes, Kant, Hegel, Comte, Nietzsche, Wittgenstein ou Heidegger. L'âge de la raison est aussi l'âge de la Métaphysique si tant est que seul l'être raisonnable est capable de philosopher.

La métaphysique est un exercice de la raison. Elle nous apprend comme être de raison que la raison elle-même se dit en plusieurs sens, *pollachôs legetai*. Cette raison est d'abord celle du monde, la raison des choses, que la Métaphysique et la Science ne cessent jamais de chercher, mais aussi la raison de ceux qui s'efforcent de comprendre le sens ou la raison des choses. (Grondin, 2014).

La Métaphysique commence avec la raison. Dès que l'homme s'éveille à la rationalité, il prend conscience des grands problèmes existentiels supranaturels que seule peut poser, analyser, conceptualiser, théoriser et résoudre la Métaphysique. Le questionnement philosophique fondamental, la curiosité scientifique, de même que l'angoisse existentielle individuelle trouvent leur justification dans la prise de conscience originelle et primordiale de la rationalité métaphysique.

La question heideggérienne « pourquoi donc y a-t-il de l'étant et non pas plutôt rien ? » (Heidegger, 1967), tout en s'adressant à toutes les sciences, se pose singulièrement à la Métaphysique dans des termes que seule cette discipline peut saisir et décoder avec une finesse éristique et une profondeur heuristique. Elle questionne l'étant et l'être de l'étant pour les adjoindre de se révéler.

Il faut donc à l'être, en tant que questionné, un genre de monstration propre et essentiellement différent de celui par lequel l'étant est dévoilé (...) Qui dit élaboration de la question de l'être dit par conséquent qu'un étant, celui qui questionne, se rend transparent à lui-même en son être. (Heidegger, 1967).

Le questionner originaire en vue de la révélation ontologique et ontique vise ainsi à faire surgir le fondement de l'être et de l'étant. Il montre que l'homme fait de la Métaphysique aussi longtemps que son espèce vit. Et la mort elle-même, en tant que vérité de la vie qu'elle achève

et renouvelle dialectiquement, est à saisir comme l'horizon métaphysique qui conditionne, modèle et transforme secrètement l'existence de l'homme. La conscience métaphysique de la mort dispose à un vivre non plus désordonné, insouciant, chaotique et improductif, mais discipliné, conscient, harmonieux et fructueux.

La grande leçon d'Aristote est que la vie humaine est elle-même une praxis ; elle n'a pas d'autre finalité qu'elle-même ! Elle est inutile ! Et c'est là toute sa beauté et son importance. Elle n'est pas pratique, elle est une pratique ». (Midal, 2015).

L'idéal grec de la vie bonne, coextensif à la vision d'une philosophie pour la vérité et pour la sagesse axée sur l'univers harmonieux, esthétiquement beau et moralement bon, est, ici, clairement exprimé. Mais ce n'est pas tout.

Les questions existentielles que tente de résoudre l'homme par la Métaphysique questionnent, elles-mêmes, en direction de quelque chose de plus fondamental. Qu'est-ce que la mort ? Y a-t-il une vie après la mort ? Qu'est-ce qu'une vie bonne ? se réfèrent, en dernière instance, au questionner essentiel et originel : qu'est-ce que l'homme ? Comme dit Aristote, « le caractère commun de tous les principes, c'est donc d'être la source d'où l'être, ou la génération, ou la connaissance dérive », (Aristote, 1981). « Qu'est-ce que l'homme ? » s'adresse au principe fondamental dans une intelligibilité à la fois objective et subjective.

Ce questionner vise l'homme comme objet de la question, mais aussi comme le sujet questionnant, ou se questionnant en tant que principe originel. Mais ce qui compte, c'est la nécessité et la valeur de la question. Par cette question, l'homme s'affirme comme le sujet de la Métaphysique dont il devient le gardien et comme l'objet métaphysique par excellence.

En adressant le principe fondamental de l'être, la Métaphysique vise, au moins deux choses : tout ce par quoi ce qui est a du sens ; mais aussi le devoir être comme l'essence de l'être. En Métaphysique, et à juste titre, écrit A. Cartier (2019), « l'on n'affirme pas ce qui est, mais ce qui doit être pour que ce qui est, soit ». Le questionnement métaphysique comme effort de réflexion et de résolution du problème philosophique fondamental et originel « qu'est-ce que l'homme ? » interroge l'humain dans ce qu'il a d'essentiel afin de faire coïncider, autant que possible, existence et essence à travers la compréhension du sens qu'elles peuvent revêtir.

La première phrase de la *Métaphysique* le dit très bien : tous les hommes aspirent à comprendre. Or qu'est-ce que comprendre sinon saisir par sa raison la raison des choses ? Quelles que soient ses divisions particulières, la Métaphysique comprend une ontologie (...) et une anthropologie qui envisage l'homme à partir de sa capacité à comprendre et sentir le sens et la raison des choses. (Grondin, 2014).

L'intelligibilité métaphysique du monde sous-tend toutes les tentatives de compréhension matérielle et intellectuelle de la réalité. En la matière, même l'objectivité heuristique de la

science est inféodée à la saisie rationnelle du sens. Il faut retrouver, par-delà la présence massive et objective, les traces métaphysiques d'une causalité originelle et originaire qui soit porteuse et donatrice de sens.

Lever le voile sur ce qui fait sens et donne du sens est une entreprise métaphysique fondamentale de prise en charge et de cure rationnelle de la vie. La raison métaphysique permet de comprendre que la vie est organisée suivant une totalité ontologique dont l'expérience est catégoriellement déterminée. L'organisation totalisante de la vie est saisissable à partir du concept fondamental d'être.

La découverte inaugurale de la métaphysique (...) est que la vie humaine est sentée parce que l'ordre du monde l'est et que la raison humaine l'est tout autant, guidée qu'elle est par une attente de sens constante. (Grondin, 2014).

La vie serait monotone, insipide, inodore et incolore sans une rationalité métaphysique en constante quête et donation de sens. Chercher et comprendre ce que veulent dire les choses, pourquoi le monde est ainsi plutôt qu'autrement, pourquoi et en vue de quoi l'homme existe ? constituent autant d'inquiétudes sentées, dont les réponses semblent converger vers le « sens ».

La Métaphysique essaie précisément de définir ou de thématiser, éclaire ce qui fait l'accord des esprits dans des sociétés données, dans une aire culturelle donnée. Cet effort de thématisation peut encore une fois s'étendre à une sorte de dialogue entre les cultures. La métaphysique, élargie en une méta-métaphysique, serait précisément le lien à l'intérieur duquel pourrait s'instituer cette discussion raisonnable et cette confrontation en même temps entre les différentes cultures. (Ezoua, 2010).

La quête et la clarification du sens sont signe d'ouverture de la raison, de l'homme et de la Métaphysique. La raison s'ouvre à elle-même et aux autres rationalités différentielles. L'homme s'ouvre à l'humanité tandis que la Métaphysique s'élabore comme ouverture de la rationalité et de l'humanité à la culture comme cultures différentielles. L'élément dialogique devient le schème de l'intelligibilité différentielle visible dans la possibilité d'institution d'échanges interculturels.

L'envergure totalisante de la rationalité métaphysique est une méta-structure symbolique favorisant l'éclosion enrichissante d'idées nouvelles et immuables porteuses d'objectivité et de sens. « Ces conceptions peuvent sonner surannées, mais, comme nous l'avons vu, en Métaphysique les bonnes idées ne vieillissent pas beaucoup ». (Grondin, 2014).

L'originalité, toujours renouvelée, des bonnes idées en Métaphysique, confère à cette discipline une image en constante reconfiguration et une maturité dynamique au service des préoccupations les plus fondamentales de l'homme. Les questions métaphysiques doivent adresser des problèmes philosophiques sans cesse à actualiser non seulement pour dire rationnellement l'être, mais aussi et surtout pour faire sens.

Ce n'est pas sa moindre originalité que de proposer « une philosophie transcendantale de l'interrogativité à portée métaphysique ». Cette philosophie de la recherche décide d'une ontologie nouvelle en laquelle, dans la perspective des clartés changeantes d'une pensée toujours en éveil, les problématiques de l'être et du sens scellent leur alliance. (Goyard-Fabre, 2023).

Faire de la Métaphysique devient ainsi un service humain administré rationnellement, en vue de l'être et du sens. L'homme fait la Métaphysique parce qu'il manquerait, sans elle, le sens de l'être comme l'être du sens ; de même manquerait-il le sens de son être comme être de sens. Or, sans cela, les autres modalités d'être, à savoir les objets physiques ou matériels, resteraient à jamais voilées, inintelligibles, incomprises. La Métaphysique est ainsi indispensable voire nécessaire aux sciences saisies comme disciplines des objets physiques.

## 2.2. Le cadre conceptuel de la Métaphysique : une nécessité pour la Science

La science se reconnaît à sa spécificité. Selon le dictionnaire *Le Robert*, elle désigne un ensemble de connaissances d'une valeur universelle ayant un objet d'étude bien déterminé et une méthode rigoureuse bien précise. L'idée même d'une science possible « réside dans la différence d'objet, dans celle des sources de la connaissance, ou encore de ses modes, dans quelqu'un de ces points si ce n'est pas dans leur ensemble ». (Kant, 1986).

Dans ce sens, la science des objets physiques inanimés s'appelle la Physique tandis que celle des organismes vivants s'appelle la Biologie. L'arithmétique étudie le nombre quand la géométrie se dit la science de l'espace. La mathématique renferme ces deux dernières comme ses démembrements tandis que la métaphysique se veut la racine de toutes les sciences. À la physique et à la biologie s'applique la méthode expérimentale, alors que la mathématique travaille suivant la méthode hypothético-déductive ou démonstrative. En termes de résultats, l'expérimentation permet à la physique et à la biologie de confirmer ou d'infirmer les hypothèses qu'elles ont émises, de même que la démonstration certifie ou infirme les postulats et axiomes mathématiques. Les connaissances physique et biologique sont de source empirique alors que la Mathématique est de source pure.

La Mathématique et la Physique sont les deux connaissances théoriques de la raison qui doivent déterminer leurs objets *a priori*, la première d'une façon entièrement pure, la seconde au moins en partie, mais alors en tenant compte d'autres sources de connaissance que de celles de la raison. (Kant, 2012).

En tant que connaissances rationnelles, ces disciplines sont devenues, par le fait d'une révolution subite, des sciences véritables. Mais qu'en est-il de la Métaphysique ? Dispose-t-elle des mêmes sources, des mêmes objets et d'outils aussi efficaces que les autres sciences dans la recherche de la vérité ?

Selon Kant (1986), « la connaissance métaphysique ne doit renfermer que des jugements *a priori*, voilà ce qu'exige le caractère propre de ses sources », Ni ses sources ni ses principes, encore moins ses axiomes et ses concepts fondamentaux ne doivent être d'origine physique ou expérimentale : ils doivent être situés au-delà de toute expérience possible.

Curieusement, la Métaphysique n'a pas encore pu trouver la voie sûre d'une science. Sa non scientificité serait due au fait qu'elle n'a pas d'objet qu'on pourrait aisément définir voire connaître. Si l'objectivité matérielle conditionne la scientificité, alors la métaphysique serait à exclure du domaine des sciences, elle qui, pourtant, a longtemps eu le privilège d'être la Science-mère. La solution viendra, selon Kant, de l'analogie entre la Métaphysique et les Sciences. Leur exemple sera d'une remarquable utilité afin de faire de la Métaphysique une véritable science.

Que l'on essaie donc enfin de voir si nous ne serons pas plus heureux dans les problèmes de la Métaphysique en supposant que les objets doivent se régler sur notre connaissance, ce qui s'accorde déjà mieux avec la possibilité désirée d'une connaissance *a priori* de ces objets qui établisse quelque chose à leur égard avant qu'ils nous soient donnés. (Kant, 2012).

L'analogie permet à la Métaphysique de s'élaborer comme une connaissance qui prend sa source dans le sujet connaissant. Le changement de méthode induit une nouvelle façon de penser : « Nous ne connaissons *a priori* des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes ». (Kant, 2012). La Métaphysique de l'illusion objective doit céder la place à une discipline nouvelle : la Métaphysique de la subjectivité objectivante. Cela dit, il subsiste encore des objections contre cette nouvelle Métaphysique dont Kant a préparé le terrain. A. T. C. Ezoua présente cette objection formulée contre la scientificité de la Métaphysique comme suit :

Il n'y a pas en effet un objet métaphysique, une réalité dont on pourrait dire qu'elle est métaphysique alors même que nous n'en parlons pas. À la vérité, l'objet métaphysique est contemporain du discours que nous tenons sur lui. (...) Ceci a été évidemment invoqué assez souvent contre la Métaphysique. Autrement dit, la Métaphysique, c'est du verbiage, du bavardage puisqu'elle n'a pas d'objet. (Ezoua, 2010).

À cette objection, il convient de répondre en questionnant en retour : la science se réduit-elle à son objet ? L'objet lui-même se suffit-il comme sa propre causalité et sa finalité propre ?

S'il est évident que l'objet n'épuise pas la Science, le défaut d'objet particulier ne saurait faire de la Métaphysique une non science ou une infra Science. La Métaphysique est sans objet (spécifique) parce que tout peut lui être subsumé comme tel. L'objet particulier, parce qu'il est déterminable, délimite le champ de cette science et constitue une limite. En d'autres termes, toute définition étant une limitation, les sciences particulières se trouvent limitées. Mais la

Métaphysique échappe à ces limitations, voire à ces conditionnements objectants parce qu'elle est infinie et se saisit comme la totalisation rationnelle de l'expérience possible.

Par ailleurs, l'étude scientifique de l'objet ne saurait permettre de révéler l'objet comme sa propre cause encore moins sa propre finalité. La nature vivante ou inanimée qu'étudie la science ne s'est pas autoengendrée. Les objets physiques et les organismes vivants étudiés par la science ne constituent pas, en eux-mêmes, leurs propres principes. Les objets mathématiques ne tiennent pas non plus leur principe causal d'eux-mêmes. Or, la causalité est indispensable à l'intelligibilité scientifique.

Autant la causalité s'impose à la compréhension, autant la finalité est, elle aussi, requise. La causalité originelle est, en termes aristotéliens, la cause motrice, c'est-à-dire le principe créateur de l'objet. La raison d'être, ou la cause finale, selon Aristote, renvoie, ici, à la finalité. Obnubilée par la recherche de la vérité sur fonds d'objectivité et de certitude apodictiques, la science se limite trop souvent à l'étude des différentes causes ou à l'étude exclusive des causes physiques, laissant ainsi de côté l'étude métaphysique et l'étude des raisons métaphysiques de ce qui est et de ce qui est possible.

Or, comme l'écrit Bergson (2021), la science, à l'image de « la mécanique ne trouvera sa direction vraie (...) que si l'humanité qu'elle a courbée encore davantage vers la terre arrive par elle à se redresser et à regarder le ciel ».

Trop attachées à la matière, les sciences ont besoin de s'élever aux idées qui président aux destinées de l'homme et de la vie, et cela n'est possible que par le prisme de la pensée métaphysique. Ouvrant les sciences sur leurs propres limites, la métaphysique leur permet de réaliser l'expérience de l'extrême sans laquelle elles se manqueraient et manqueraient de connaître totalement leurs objets, et donc d'atteindre la vérité tant convoitée.

La métaphysique devient alors le socle indispensable aux sciences particulières et parcellaires à l'effet de penser, à leur profit, ce qu'il y a d'insaisissable et inintelligible en elles et pour elles. Elle est l'espace des « heureuses frontières où la pure ligne idéale s'estompe et se fait large épaisseur évanescence, et ouvre l'homme cloisonné à l'indéfini des aventures vraies. » (Bergson, 2021).

Avec la métaphysique, l'homme peut traverser les frontières de la science, limitée en sa source, son objet, dans sa méthode et dans ses résultats ; il parvient ainsi à se décroisonner pour s'ouvrir au vrai, en sa totalité, c'est-à-dire au fondement causal des choses.

La Métaphysique ouvre ces discours partiels alors sur eux-mêmes ainsi que le discours scientifique pour essayer d'expliciter ce qui est présupposé dans le discours scientifique lui-même. (Ezoua, 2010).

Prétendument étrangère à la scientificité, elle se révèle pourtant nécessaire aux sciences, qui ont plus que jamais besoin de ses principes, concepts et catégories universels. En dehors du principe de causalité, les principes d'identité, de contradiction, du tiers exclu et de raison suffisante ne cessent d'inspirer avantageusement les sciences.

Certes, la Révolution copernicienne, chez E. Kant, a fait de la science, l'inspiratrice méthodologique de la métaphysique. La reconquête de son prestige d'antan l'exigeait, tant était grand l'écart entre science et métaphysique, illusion et vérité. Grâce à cette révolution, la métaphysique peut produire des connaissances synthétiques *a priori*, à l'instar de la mathématique.

Mais la possibilité de telles connaissances est due au fait que la raison, en tant que faculté métaphysique, demeure la condition d'émergence de la science. Si la science inspire la métaphysique, cette dernière innerve la première en termes de réalisme scientifique, d'ontologie des mathématiques ou de physique théorique. D'ailleurs, la « conception positiviste, qui veut éliminer les « pourquoi ? », risque de stériliser l'imagination théorique et de freiner le travail scientifique. » (Thuillier, 1972). La science a des racines théoriques et métaphysiques issues de la raison. Platon propose, en effet,

de convaincre ceux qui désirent prendre part aux tâches les plus élevées de la cité de se porter vers l'art du calcul et de s'y appliquer (...) dans le but d'atteindre la contemplation de la nature des nombres par l'intellection elle-même. (Platon, 2016).

Par la suite, il soutient que « la géométrie est en effet connaissance de ce qui est toujours. Elle serait capable (...) de tirer l'âme vers la vérité, et de modeler la pensée philosophique en orientant vers ce qui est en haut ». (Platon, 2016). Il est manifeste que ces sciences sont portées vers quelque chose de plus élevé, de plus destinal. Quant à la dialectique, qu'il convient d'appeler la philosophie ou la métaphysique, « elle possède, en effet, le pouvoir d'effectuer cette remontée de ce qu'il y a de meilleur dans l'âme vers la contemplation de l'excellence dans les êtres qui sont réellement ». (Platon, 2016). La science est donc intention de vérité, attention à la vérité, tension vers la vérité et vers l'être, qui sont ce qu'il y a de plus élevé. Son œuvre resterait, toutefois, inachevée sans le concours de la dialectique, qui seule peut atteindre le réellement réel. « Le parcours dialectique est le seul à progresser de cette manière, en supprimant les hypothèses pour atteindre le premier principe lui-même ». (Platon, 2016). La dialectique permet de saisir ce qu'il y a de vraiment intelligible dans les œuvres de la pensée et de la raison afin que le discours soit laissé à lui-même et s'élève dans les hautes sphères de l'intelligibilité quand elle rend compte de l'éclosion des choses.

Portée vers la quête intelligible des essences, elle procure une assise métaphysique indispensable aux sciences sans que cela ne remette en question le secours méthodologique qu'elle peut obtenir de ces dernières. À défaut de se présenter comme une science de l'apodicticité et de l'objectivité intuitive et catégorielle, la métaphysique est une métascience, voire une hyperscience, dans laquelle se trouvent le fondement même de toute science.

Malgré leur volonté manifeste de résorber la métaphysique au sein des sciences, les scientifiques finissent par y revenir. « Quant à nous abstenir de toute métaphysique, c'est là une prétention tout à fait vaine. » (Meyerson, 1908). Popper a donc des raisons légitimes de critiquer les membres du Cercle de Vienne, singulièrement Rudolf Carnap. Il écrit : « Malgré ses efforts, Rudolf Carnap n'a pas réussi à montrer que la démarcation entre la science et la métaphysique et la démarcation entre le sens et le non-sens coïncident. » (Popper, 1980). Selon lui, « la métaphysique - en effet, sans être la science, n'est pas pour autant dépourvue de signification ». (Popper, 1980). Elle vient donner du sens à la science, d'autant plus que cette dernière repose, à n'en point douter, sur une base métaphysique. Les problèmes philosophiques, plus précisément métaphysiques, « ne surgissent pas du néant. » (Kim, 2014). Ils peuvent surgir aussi de l'activité scientifique.

## Conclusion

L'histoire de la Métaphysique se déroule et s'écrit en dents de scie. Si l'inquiétude et l'interrogation métaphysiques sont aussi vieilles que l'humain, leur expression différentielle, menée sur fond de querelles d'écoles ou de révolutions paradigmatiques ont exposé la Métaphysique, tantôt au dédain et au mépris de ses pourfendeurs, tantôt à l'ire et à l'agacement revanchards de ses laudateurs. Ces errements historiques et gnoséologiques questionnent sur la légitimité d'une métaphysique scientifique. Entre remises en cause et reconnaissance officielles de la Métaphysique comme Science, les avis divergent.

Déjà dans l'Antiquité, Socrate et Platon devaient faire face à des Sophistes sans foi ni lois, pour qui, seules comptent l'efficacité rhétorique et la rentabilité pratique du discours, au détriment du réalisme essentialiste d'inspiration métaphysique. La discorde entre Science et Métaphysique se poursuivra avec Aristote.

Plutôt que de se demander de quoi le monde est fait (d'eau, d'air, de feu ?), à l'inverse des physiciens (Empédocle, Thalès ou Anaximène) uniquement soucieux des causes matérielles, Aristote préféra s'interroger sur « un savoir encore plus élevé que celui du physicien » (Aristote, Met. Γ, 3, 1005a 33-34), sur les causes premières, sur ce qui est connu avant toute autre science, partant, sur ce qui est en tant seulement qu'il est. (Tiercelin, 2016).

À l'époque moderne, ce sont les philosophes enquêteurs, notamment J. Locke et D. Hume, qui révoquaient en doute le pouvoir de la raison à produire des idées comme sources de la connaissance.

La science a - dit-on souvent - pris sa revanche sur cette science des premiers principes, sur cette philosophie première ; et elle a pris son envol grâce à un désossage de la réalité et une répartition des rôles. Au métaphysicien et/ou théologien, les causes, essences et autres qualités occultes, la réalité inaccessible, inconnaissable et donc aussi inintelligible. (Tiercelin, 2016).

Face au rationalisme métaphysique de source platonicienne et d'inspiration cartésienne, ces philosophes ont défendu l'empirisme, qui érige l'expérience au rang de source des idées et de la connaissance.

La réhabilitation systématique de la Métaphysique sera entreprise par E. Kant, dont la philosophie transcendantale est à la fois une critique sévère et rigoureuse et une cure méthodologico-heuristique. Mais les philosophies du soupçon de K. Marx et F. Nietzsche reprendront à nouveaux frais la critique contre la Métaphysique. Marx incite l'homme à une philosophie de l'action libératrice, tandis que Nietzsche voit en la Métaphysique une philosophie des arrière-mondes, qui éloigne l'homme des véritables préoccupations de la vie. On ne sait que trop les postures antimétaphysiques et les critiques virulentes du positivisme logique d'inspiration comtienne. Mais aucune de ces objections n'a réussi à anéantir la Métaphysique. Autrement,

ce serait oublier, tout d'abord, qu'en proposant et en testant leurs théories, les scientifiques font tous, *volens nolens*, des postulats métaphysiques qui vont bien au-delà de ce à quoi les autorise la science. Pas plus que d'autres, ils ne peuvent donc s'exempter de cette étape critique et thérapeutique qui constitue la première phase d'une entreprise métaphysique digne de ce nom. (Tiercelin, 2016).

Nous avons la conviction d'un regain de Métaphysique, ou plutôt de la nécessité de la pensée métaphysique aujourd'hui. Le déploiement vertigineux des Sciences et Technologies, de l'Informatique et de l'Intelligence artificielle engendre de nouveaux questionnements et de nouvelles problématiques qui imposent le recours indispensable aux idées métaphysiques. Ces innovations ne font pas que résoudre des problèmes existentiels de la quotidienneté ; elles engendrent des problèmes sociétaux, éthiques, humanitaires, environnementaux qui mettent en péril la vie. Or, là où la vie est menacée, la solution ne peut venir que de la capacité de l'homme à guérir le mal à la racine. La vie ayant des racines métaphysiques, les problèmes vitaux causés par le mésusage des produits de la Science et des Technologies pourront se résoudre durablement grâce au regain d'intérêt pour la Métaphysique. En fait, « la métaphysique pénètre



la science tout entière, pour la raison bien simple qu'elle est contenue dans son point de départ. » (Meyerson, 1908).

La métaphysique permet de comprendre que la convergence des NBIC ou science du XXI<sup>e</sup> siècle, a certes, des pouvoirs, mais recèle bien plus de limites. L'homme et la société gagneraient ainsi à nourrir permanentement une pensée holistique métaphysiquement enracinée. Ainsi pourront s'affirmer, avec plus d'assurance et de clairvoyance, la liberté, la responsabilité et l'égalité pour une vie plus épanouie.

## BIBLIOGRAPHIE

ARISTOTE (1981). La Métaphysique, t. 1, Trad. Joseph Tricot, Paris, Vrin.

BERGSON H. (2021). Les deux sources de la morale et de la religion, Paris, PUF.

CALHEIROS C. (2019). « Aspirations métaphysiques et attentes eschatologiques chez les transhumanistes. » Revue d'éthique et de théologie morale, Numéro 302, pp : 43-57. CARTIER A. (2019). Existence et Vérité, Philosophie blondélienne de l'Action et Problématique existentielle, Paris, PUF.

COMTE A. (1994). Cours de philosophie positive. Leçons 1 et 2, Tunis, Cérés.

COMTE A. (1972). « Discours sur l'esprit positif. » La science sociale, Paris, Gallimard, « Idée », pp : 231-233.

DESCARTES R. (1953). Les Principes de la Philosophie, Trad. André BRIDOUX, in Descartes Œuvres et Lettres, Paris, Gallimard.

DUHEM P. (1906). La théorie physique : son objet et sa structure, Paris, Chevalier et Rivière, Éditeurs.

EZOUA C. T. A. (2010). « Sens et intérêt de la métaphysique aujourd'hui. » L'Enseignement philosophique, 1, pp : 49-58.

FLORIDI L. (2015). « Trois leçons philosophiques de Turing et la philosophie de l'information. », Trad. Paolo Quintili avec la collaboration d'Éric Guichard. Philosopher en Italie aujourd'hui, numéro 4, pp : 157-167.

FOULQUIÉ P. (1986). Dictionnaire de la langue philosophique, Paris, PUF.

GOYARD-FABRE S. (2023). De l'interrogation radicale ou philosopher autrement. Essai sur l'œuvre de Francis Jacques, Paris, CERF.

HEIDEGGER M. (1967). Introduction à la métaphysique, Trad. Gilbert Khan, Paris, Gallimard-tel.

HUME D. (1946). Traité de la nature humaine, Trad. André Leroy, Paris, Aubier-Montaigne.

KANT E. (1986). Prolégomènes à toute métaphysique future qui pourra se présenter comme science, Trad. Jacques Rivelaygue, Paris, Gallimard, nrf.

KANT E. (2012). Critique de la raison pure, Trad. André Tremesaygue et Bernard Pacaud, Paris, PUF.

KIM J. (2014). L'esprit dans un monde physique. Essai sur le problème corps-esprit et la causalité mentale, trad. François Athané et Édouard Guinet, Ithaque.

LAVELLE L. (1941). Actualité de la métaphysique, Le temps.

METZ A. (1964). Science et réalité, Paris, Société d'Édition d'Enseignement Supérieur.



MEYERSON É. (1908). Identité et réalité, Paris, Félix Alcan.

MEYERSON É. (1927). De l'explication dans les sciences, Paris, Payot.

MIDAL F. (2015). Comment la philosophie peut nous sauver. 22 méditations décisives, Paris, Flammarion.

PLATON (2016). La République, Trad. Georges Leroux, Paris, GF-Flammarion.

POPPER K. R. (1980). « La démarcation entre la science et la métaphysique. » De vienne à Cambridge, l'héritage du positivisme logique, Trad. Pierre JACOB, Paris, Gallimard.

ROUSSI K. (2022). « L'Intelligence Artificielle au service du métier de l'expert-comptable. »  
Revue Internationale du Chercheur, Volume 3 : Numéro 2, pp : 155 - 177

SCHMIDINGER H. (1994). « Métaphysique et science. » Autres Temps. Cahiers d'éthique sociale et politique, numéro 41, pp : 55-68.

THUILLIER P. (1972). Jeux et enjeux de la science, essais d'épistémologie critique, Paris, Éditions Robert Laffont.

TIERCELIN C. (2016). « La métaphysique et Les sciences. Les nouveaux enjeux. » Revue de la Société de Philosophie des Sciences, Vol. 3, pp : 1-17.

WITTGENSTEIN L. (1993). Tractatus logico-philosophicus, Trad. Gilles-Gaston Granger, Paris, Gallimard.